This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

DC
62
.A89

Digitized by Google

Digitized by Google

SECONDE LETTRE

SUR

JACQUES DE GUYSE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, N° 14.

Digitized by Google

SECONDE LETTRE

SUR

JACQUES DE GUYSE,

ANNALISTE DU HAINAUT,

A MONSIEUR LE BARON DE STASSART.

PAR ADOLPHE AUBENAS,
Membre de la Société royale des Antiquaires de France.

PARIS,
CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LA ROCHEFOUCAUD,
N° 12.

1839.

Digitized by Google

62. A 3

Digitized by Google

Vignaud
4-21-30

SECONDE LETTRE

SUR

JACQUES DE GUYSE,

ANNALISTE DU HAINAUT,

A MONSIEUR LE BARON DE STASSART.

MONSIEUR LE BARON,

Dans la première lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser au sujet des Annales de Jacques de Guyse et à laquelle vous avez fait un accueil qui m'encourage autant qu'il me flatte, j'ai posé la question que je me propose d'examiner, et je l'ai fait dans les termes qui me paraissaient les plus propres à conduire vers une solution rigoureuse et vraie. Je vous demande la permission d'examiner avec quelques développemens chacun des points de cette matière importante et qui se présente sous les aspects les plus divers comme les moins discutés.

Jacques de Guyse fait descendre les Belges des Troyens, et là-dessus on se récrie, et l'on ne veut

Digitized by Google

pas même admettre ce fait comme une fable traditionnelle; on veut qu'il n'ait d'autre fondement que l'imagination de notre bon chroniqueur. A voir la répulsion instinctive de certains esprits, on croirait qu'il y a dans l'existence de cet événement des impossibilités de toute nature, matérielles, politiques, morales, historiques et géographiques. On ne dit point: cela n'est pas; on dit: cela ne peut pas être; et tout sert de preuve, dans l'histoire, contre les assertions de notre annaliste. Nous examinerons toutes ces objections; nous les soumettrons à une appréciation critique et philosophique. Voyons d'abord si, d'une manière absolue, abstraite, indépendamment de toute probabilité du fait contesté, voyons, dis-je, si les antiquités de Jacques de Guyse sont foncièrement impossibles; si elles le sont autant qu'on veut bien le dire; et, pour cela, jetons un coup d'œil rapide sur les origines des autres peuples, de ceux qui sont les plus anciens et dont les commencemens par conséquent sont les plus rapprochés de l'ère des fables et des mensonges.

Je ne puis entrer dans les détails, je rappellerai seulement des faits connus et adoptés.

Je laisse de côté l'histoire sainte, car pour beaucoup, ce nom éloigne toute discussion de véracité, tout soupçon d'erreur, même scientifique et littéraire. Cette histoire prend pour eux la forme et le caractère du mistère dont elle tient souvent: on la lit avec les yeux de la foi, et c'est là surtout qu'il est besoin

Digitized by Google

de répéter : *credo quia absurdum*. Mais cependant, en la maintenant sur le terrein historique et humain, que de choses qui paraissent choquer la raison! et les neuf cents ans de Mathusalem, et Josué retardant la course du soleil, et Ézéchias fixant et arrêtant son ombre, et les exploits de Samson, et les ruses de Gédéon, et tant d'autres choses qu'il ne serait pas difficile de trouver invraisemblables, impossibles, et que cependant on croit, non seulement d'une foi religieuse, mais encore d'une croyance historique; événemens tombés dans le domaine des faits accomplis et auxquels l'esprit s'est entièrement façonné. Toutes les circonstances de l'origine des Hébreux sont marquées à ce coin, extraordinaires, mêlées d'évènemens sur lesquels la critique pourrait élever bien des doutes, et qui néanmoins forment le passé, le patrimoine historique de cette nation, passé dont elle a été et dont elle est toujours glorieuse et fière, patrimoine dont on serait mal venu de vouloir lui contester la propriété et l'authenticité.

L'Égipte d'où sortaient les Hébreux, n'avait-elle pas de son côté la prétention de faire remonter la première dinastie de ses rois aux fils de Noë? Antiquité inouie, dont les preuves matérielles et écrites étaient sans doute impossibles à fournir, du tems des premiers historiens Grecs, mais que ceux-ci n'adoptèrent pas moins, parce qu'elle leur parut appuyée sur la tradition et la croyance générale de ces peuples. Plus tard, l'existence de Menis, de Sésos-

Digitized by Google

tris, les travaux du premier, les exploits et surtout les longs voyages du second dont on retrouve les traces dans tout l'Occident et même dans notre Gaule, ne sont-ils pas, quoique entourés de prestiges, de circonstances étranges et bizarres, adoptés par leurs contemporains, par les peuples qui leur ont succédé et enfin par nous qui sommes la postérité de cette postérité qui nous a transmis toutes ces choses en y ajoutant foi? Nous lisons avec admiration le sublime tableau que l'éloquent Bossuet nous a tracé de l'ancienne Égipte, et la confiance la plus entière est accordée sans peine à ce savant docteur de notre église chrétienne.

L'origine des Phéniciens, leur existence première, leurs voyages, leurs migrations n'ont-elles rien de surprenant? Il y a là des évènemens tels que les exploits de Cadmus, l'enlèvement d'Europe par Taurus, la fondation de Thèbes et tant d'autres qui ont au moins le droit d'étonner; et pourtant cet amalgame où il y a évidemment du vrai et du faux, de la fable et de l'histoire, n'est-il pas arrivé jusqu'à nous avec une phisionomie plutôt historique que fabuleuse, et, malgré notre doute sur la réalité de certains détails, ne tenons-nous pas le fonds pour constant?

Le royaume de Babilone se prétendait aussi ancien que le monde. On accorde qu'il y a des fables à son origine : mais on nous donne comme tems historique tout celui qui s'est écoulé depuis Nemrod, pe-

Digitized by Google

tit-fils de Cham; on nous fait accepter comme faits authentiques, et la fondation gigantesque de Babilone et la tour de Babel. Il en est ainsi de Ninive, à laquelle nous donnons pour fondateur Assur, fils de Sem. Nous acceptons l'immensité de ces deux royaumes, au tems de Ninus; et les conquêtes, les exploits, les vastes constructions de ces souverains n'excitent en nous que l'étonnement pour des proportions colossales, et nullement l'incrédulité pour l'existence des hommes et la vérité des faits. Cependant les textes contemporains nous manquent, et, à quelque date que nous transportent nos plus anciens documens, nous arrivons à un instant où leur chaîne finit et où nous sommes obligés d'accepter la tradition, cette seule histoire des commencemens du monde comme des origines de chaque peuple. Il en est de même des Mèdes, issus d'un fils de Japhet; et des Perses, remontant jusqu'à Sem; et des anciens rois d'Arménie; et en général de toutes ces nations primitives de l'Orient où est né le monde et d'où nous viennent les traditions les plus merveilleuses, les plus antiques et les plus adoptées.

Mais c'est principalement dans les peuples secondaires comme antiquité et comme procession, dans ceux de la deuxième époque et qui sont issus des peuples primitifs, que se remarquent les origines les plus entourées de prestiges et de circonstances extraordinaires. Il en est surtout ainsi de la Grèce, de la Sicile, de Carthage et encore de l'Asie mineure et

Digitized by Google

de cette Troie qui nous occupe. C'est que là la religion, la fable, la mithologie ont été complices des prétentions des peuples, et, se mêlant à leur histoire, personnifiant leurs actions et leurs mœurs, divinisant leurs héros ou leurs législateurs, elles ont entouré leur berceau d'une auréole fabuleuse et poëtique que nous ne prenons certes pas pour la vérité historique, dans toute la matérialisation des faits, mais bien dans sa signification morale et intellectuelle. Nous n'acceptons pas des dieux, mais des héros; non des demi-dieux, mais des princes, des rois et des chefs. La réalité que nous nous figurons est moins brillante, moins poétique; il y a moins d'art et de fiction: mais, en dépouillant, par la raison, chaque personnification mythologique de son prestige, il n'en reste pas moins des hommes, des actions, des institutions, une histoire enfin acceptée, reçue, à laquelle on croit, en bloc, si on n'ajoute pas foi aux détails. Les dieux païens sont la souche de presque toutes les dinasties. De Neptune sortent les rois de Bithynie; de Jupiter ceux de Lidie; Hercule, qu'il soit un personnage unique ou multiple, qu'il soit la personnification d'un peuple fondateur de tant d'empires ou de la force qui les a érigés, Hercule a sa place dans l'histoire et l'on trouve dans tout l'Occident la trace de ses pas et de ses travaux, et nous y croyons comme réalité ou comme mythe. De même dans les commencemens de l'Attique nous trouvons Thesée dont Plutarque n'a pas dédaigné de nous transmettre l'histoire, et le

Digitized by Google

minotaure et les argonautes, dont le voyage a servi de texte au poëte grec Apollonius de Rhodes et au poëte latin Valérius Flaccus. A cause du faux qui se trouve mêlé dans la narration de ces expéditions fameuses, voudrait-on les repousser entièrement? Non certes.

A Sparte l'Eurotas, Pollux, Hélène sont de la fable et de la mithologie; et cependant nous cherchons et nous trouvons de l'histoire dans ces noms. Nous avons adopté historiquement des personnages et des faits fabuleux.

Il en faut dire autant de Carthage, de son origine et de l'histoire de Didon. Nous faisons la part des développemens littéraires; nous avouons les amplifications nécessaires au poëme: ce qui n'empêche pas que nous croyions Virgile en ce qui n'est pas contraire aux preuves historiques que nous possédons d'ailleurs. Elles nous ont été transmises par l'historien Denis d'Halicarnasse avec les plus grands détails. Et ici je dois faire une observation; c'est que pour l'Iliade et l'Énéide, ces deux sources fécondes de la fable, la présomption de la critique loin de leur être hostile, leur est favorable: ce n'est que là où l'histoire les redresse par trop rudement, que la foi nous abandonne. Évidemment, dans ces deux immortels poëmes, la confiance est acquise à l'existence, aux actions, aux voyages des héros, aux combats et aux déplacemens des peuples, dans tout ce qui n'est pas contredit par les témoignages authentiques. Pourquoi cela? D'où

Digitized by Google

vient cette autorité historique à deux ouvrages qui proclament aussi haut leur qualité épique, et par conséquent leur caractère d'invention? C'est là un de ces sentimens innés qui prouvent toute la force, la puissance de la tradition. C'est parce que nous avons une persuasion instinctive qu'Homère et Virgile, tout en les parant des grâces et de la pompe de leur imagination, ont dû néanmoins travailler sur es traditions de leur époque, les suivre et leur obéir, que nous leur faisons, dans notre jugement, la part historique aussi belle. On a eu raison de le dire: ce qui fait d'un véritable poëme épique l'œuvre littéraire la plus considérable, c'est qu'il est l'expression la plus haute de l'état de l'esprit humain à l'époque de sa composition, et envisagé sous le rapport de la philosophie, des sciences, des arts, des opinions, des croyances, des préjugés même; et de là, en lisant les deux poëmes immortels de la Grèce et de Rome, cette présomption irrésistible qui s'empare de nous et fait penser que leurs auteurs n'auront raconté que des faits qui avaient cours de leur tems. Dans ces opinions de leurs contemporains tout n'était pas vrai; mais il y avait au-dessous des fleurs du poëte une substance historique qui était la base de son œuvre et qui explique le succès immense de ces deux productions. N'est-ce pas ici le cas d'observer, monsieur le Baron, que voilà deux poëtes, sans aucune prétention historique, et avec un sistème poétique et mithologique le plus avoué, bien mieux traités histo-

Digitized by Google

riquement que Jacques de Guyse qui ne prétend en rien à la réputation de poëte et qui n'a étudié et n'a écrit que pour mériter le titre d'historien.

Il demeure donc établi par tout ce qui précède que tous les peuples anciens ont une origine plus ou moins fabuleuse, des antiquités pleines de choses extraordinaires et merveilleuses, et que ces peuples ont cru à l'ensemble de leurs origines et de leur passé, et bien plus, qu'aujourd'hui nous leur accordons une certaine confiance.

On dira que je suis loin de la Belgique, que tout cela prouve fort peu à son égard, et qu'il est difficile d'apercevoir la relation qui peut exister entre la Grèce et le Brabant, entre Homère et Jacques de Guyse, à moins de dire, comme certains Belges, que c'est là des deux côtés fable et fable, poëte et poëte, mensonge et mensonge. Je ne puis accepter une pareille position pour notre chroniqueur : s'il est trop romancier pour un historien, il ne le serait pas assez pour un poëte. Ce que j'ai voulu faire, c'est de montrer, d'une manière générale, que les autres nations avaient des origines bien plus extraordinaires que celles que Jacques de Guyse donne à la Belgique ; ce que j'ai voulu dire, c'est que, malgré ce qu'elles ont d'étrange, on les acceptait, du moins en substance. Maintenant, en spécialisant davantage ce travail de comparaison, je vais en prendre les termes auprès de la Belgique, à ses portes mêmes, dans la Gaule, c'est-à-dire chez elle, car si aujourd'hui la Belgique est

Digitized by Google

presque française, à cette époque, à coup sûr, elle devait être Gauloise.

Que voyons-nous donc dans notre histoire la plus reculée? Et ici je ne veux pas parler de fables plus ou moins contestées, mais de ce qui se présente avec tous les caractères de l'histoire, de ce qui se lit dans les écrivains dont la parole a été crue par tous les siècles, et dans les ouvrages anciens où nous allons puiser pour connaître le passé du monde et l'origine des nations. C'est d'abord l'historien Joseph qui avance que les Gaulois viennent de Gomer, fils aîné de Japhet (1). Quelque reculée, quelque improbable que paraisse cette origine, d'autres la formulent après lui, Eustathe d'Antioche, saint Jérôme, Isidore, etc. Cette opinion a été en outre longuement et savamment développée par le père Pezron. Maintenant, une pareille assertion a-t-elle le moindre fondement? Je n'examinerai point cette question : si on le veut même, je la tiendrai pour fausse, puisque, suivant certains critiques, on doit proclamer essentiellement faux tout ce qui ne s'appuie pas sur des monumens et des preuves. Cependant j'observerai que dom Bouquet lui-même, très-peu favorable à la doctrine du père Pezron, avoue néanmoins qu'il est vraisemblable que Joseph n'a rien inventé à ce sujet, et qu'il doit avoir puisé ce fait dans quelque monument antérieur. Mais éloignons-nous du déluge. Il paraît prouvé que Sé-

(1) Histoire des Juifs, par Flavien Joseph. Livre I, chap. 6.

Digitized by Google

sostris dont l'influence sur l'occident semble avoir été plus puissante qu'on ne pense, a voyagé chez les Celtes (1); et, dans la religion, les mœurs et les arts, on y trouve, à une haute antiquité, les restes et l'action de la civilisation égiptienne. Mais le héros le plus certain comme le plus influent de la Gaule, c'est Hercule, soit que cet Hercule ait été un personnage célèbre, ou un conquérant puissant, ou un voyageur instruit dont on a fait un dieu, soit que plutôt on doive regarder en lui une personnification du peuple Tirien, de ces Phéniciens dont les relations avec la Gaule n'ont pas commencé par Marseille, puisque, même au onzième siècle avant notre ère, on retrouve dans cette contrée les traces de leurs pas. Je ne puis mieux faire à cet égard que de rappeler ici les pages remarquables dans lesquelles le savant historien des Gaulois, M. Amédée Thierry, a analysé, avec tant de sagacité, nos antiquités les plus hautes : « Tout fait présumer dit-il (2), que le commerce entre l'Asie et la Gaule dut son origine aux Phéniciens qui, dès le onzième siècle, entourant d'une ligne immense de colonies et de comptoirs tout le bassin occidental de la Méditerranée, s'en étaient arrogé la possession exclusive. A l'égard de la Gaule, ils ne se bornèrent pas à la traite du littoral; l'existence de leurs médailles dans les lieux éloignés de la

(1) Hérodote. Livre II, p. 103.

(2) Histoire des Gaulois. T. I, p. 20.

Digitized by Google

mer, la nature de leur établissement surtout, témoignent qu'ils colonisèrent assez avant dans l'intérieur. » Après avoir rappelé la construction par ces étrangers de la grande route citée par Polybe, comme existant avant la seconde guerre punique, et qui unissait l'Espagne à l'Italie, l'auteur ajoute : « Lorsque ces intrépides navigateurs eurent découvert l'Océan Atlantique, ils nouèrent aussi des relations de commerce avec la côte occidentale de la Gaule, surtout avec Albion et les îles voisines. » Enfin, il termine par ce passage où l'appréciation des relations de la Gaule et de l'Asie nous paraît faite avec une grande justesse : « Une antique tradition passée d'Asie en Grèce et en Italie où, n'étant plus comprise, elle se défigura, parlait de voyages accomplis dans tout l'occident par le dieu Tirien, Hercule, et d'un premier âge de civilisation que les travaux du dieu avaient fait luire en Gaule. La Gaule de son côté conservait une tradition non moins ancienne et qui n'était pas sans rapport avec celle-là. Le souvenir vague d'un état meilleur amené par les bienfaits d'étrangers puissans, de conquérans d'une race divine se perpétuait de génération en génération parmi les peuples galliques ; et lorsqu'ils entrèrent en relation avec les Grecs et les Romains, frappés de la coïncidence des deux traditions, ils adoptèrent tous les récits que ceux-ci leur débitèrent sur Hercule. »

Ce qui nous est raconté d'Hercule mérite donc une attention spéciale : quoique ces faits soient bien

Digitized by Google

connus, je ne puis me dispenser de les rappeler.

Après avoir parcouru l'Espagne, Hercule aborde à l'embouchure du Rhône, et s'avance dans les terres. A peine entré, il est attaqué par Albion et Ligur, enfans de Neptune, contre lesquels il a bientôt épuisé ses flèches. Il est sur le point de succomber, lorsque Jupiter lui envoie une pluie de pierres avec lesquelles il parvient à repousser ses ennemis. Le champ du combat, aujourd'hui appelé *la Crau*, est remarquable en effet par le nombre infini de cailloux ronds qui le couvrent. L'un des fils d'Hercule, Némausus, fonda Nîmes dans ces contrées. Quant à Hercule, il y répandit des germes de civilisation et enseigna aux indigènes l'agriculture, les arts et surtout la science des constructions. Après avoir civilisé le midi il se dirige vers le nord et il est arrêté sur son chemin, par Tauriscus, tyran qui dominait par la terreur sur ses peuples. Hercule l'attaque, le tue, et fonde alors la ville d'Alésia (1), qui fut construite sur les plus vastes proportions, avec la magnificence la plus entière et devint le foyer de la civilisation, la ville mère de toute la Gaule. La fille du roi de ce pays, nommée Galatée, éprise d'amour pour Hercule, se donna à lui et en eut un fils appelé *Galatès* qui donna à ces peuples le nom de *Galates*, d'où est venu celui de *Galatie-Gaule*.

(1) Cette fondation de la ville d'Alésia par Hercule est rapportée en détail par Diodore de Sicile. Livre IV, chap. 19.

Digitized by Google

Le même fonds d'histoire est rapporté, avec quelque différence, par Partheuius. Hercule, suivant lui, revenant d'Érithie, s'arrêta dans la Celtique, chez un certain Britannus, dont la fille, Celtine, devint éprise de lui : il en eut un fils, *Celtès*, qui donna son nom aux Celtes.

Timagène, dans son passage rapporté par Ammien Marcellin, réunit ces deux versions en disant que les Gaulois étaient appelés *Celtes* du nom de leur roi et *Galates* du nom de sa mère; et cet écrivain est encore plus formel que tous les autres historiens, puisqu'il affirme avoir vu, de ses yeux, les preuves de ce qu'il avance dans des monumens contemporains; à savoir qu'Hercule étant venu combattre les tirans Gérion et Tauriseus, l'un en Espagne, l'autre en Gaule, et les ayant défaits, eut commerce avec des femmes d'une condition élevée, dont les enfans donnèrent leur nom aux pays où ils régnèrent. Tout cela est assez peu clair, si l'on veut, mais cela n'empêche pas qu'il y a ici plus qu'une tradition; il y a des témoignages historiques et des témoignages formels. Ainsi, que l'on retranche des circonstances tout ce que l'on voudra, que l'on modifie les détails à sa fantaisie, et encore on serait assez peu fondé d'aller, sans preuves, contre des textes précis, on n'en doit pas moins accepter le fait de l'arrivée en Gaule d'Hercule, héros ou marchand, peuple ou individu, comme une chose historiquement authentique : il a bâti des villes et a colonisé la Gaule.

Digitized by Google

Les Rhodiens lui succèdent et fondent aux abords du Rhône des établissemens (1) sur lesquels nous avons peu de détails. Plus tard, vinrent les Phocéens, et les actions de ceux-ci nous sont plus connues (2). Un vaisseau de leur nation avait abordé près de l'embouchure du Rhône : séduits par la beauté du site, les voyageurs retournent chez eux et racontent leur découverte à leurs compatriotes, qui consentent à les suivre en grand nombre. Protis les commandait ; ils arrivent et demandent l'alliance de Nannus, roi des Ségobrigiens, peuple voisin du lieu de leur débarquement. Celui-ci, qui était sur le point de marier sa fille Gyptis, invite les étrangers à la cérémonie. Sur la fin du repas, la jeune fille reçoit des mains de son père une coupe pleine d'eau, avec l'ordre de la présenter à celui des assistans qu'elle voudrait pour époux : elle choisit Protis. Nannus croyant voir en cela une indication du ciel, ratifia le choix de sa fille et lui donna pour époux le chef des Phocéens. Favorisé par la protection du roi, le nouveau venu bâtit une ville à laquelle il donna le nom de Massilia, et fut ainsi le fondateur de la colonie la plus puissante

(1) L'une de leurs villes, appelée *Rhoda*, fut construite aux embouchures libiques du Rhône. — V. Pline, liv. III, c. 4. — Hiéronym. — Isidore.

(2) Voyez Scymnos de Khio, Aristote, Tite Live, Justin, Plutarque, etc. ; leurs passages sont analysés et rapportés textuellement par M. de Fortia : *Tableau historique et géographique du monde*. Paris, 1810, tome IV, p. 49 et suivantes.

Digitized by Google

et bientôt la plus civilisée de la Gaule. J'ai emprunté la version de Justin, parce que Trogue Pompée, dont il ne fut que l'abréviateur, était né dans le midi de la Gaule et a dû par conséquent connaître mieux qu'aucun autre l'histoire de cette contrée. Du reste, le récit de Plutarque et celui d'Athénée sont peu différens, quant au fond; les seuls changemens sont dans les noms : mais il est toujours question, à une même époque, de l'arrivée des Phocéens, du mariage de la fille d'un roi de la contrée, et du choix fait par celle-ci du chef grec pour époux. Cependant Athénée, d'après Aristote, fait mention d'une circonstance à noter, c'est que Marseille existait déjà lorsque les Phocéens arrivèrent (1), puisque Nannus y est qualifié roi de cette ville. Nous venons de voir au reste que toute civilisation n'était pas inconnue en Gaule avant l'époque dont il s'agit.

Voilà donc, avec tout l'ensemble que permet la brièveté de cet ouvrage, quelques unes de nos antiquités les plus anciennes de la Gaule. Elles sont certes assez curieuses, assez fabuleuses dans la signification d'étrange, tout cela semble assez merveilleux; et pourtant, on l'a vu, je n'en ai rien pris dans des chroniques modernes, dans les romanciers historiques; le moyen-âge, que l'on suspecte tant, n'est

(1) Le savant Bullet appuie sur cette conjecture dans le tome 2 de ses mémoires sur la langue celtique, p. 83. Elle est aussi savamment développée par M. le marquis de Fortia dans le t. 4 de son *Tableau historique et géographique du monde.*

Digitized by Google

pour rien là-dedans; il s'agit uniquement ici d'auteurs graves, sérieux, d'historiens, dans toute la sévérité du mot, Timagène, Aristote, Tite-Live, Athénée, Ammien Marcellin, Plutarque, Diodore, et Justin, qui nous représente Trogue Pompée. Malgré ces témoignages et ces autorités, veut-on encore élever des objections, des difficultés, et dire que, comme histoire rigoureuse et absolue, ces récits prêtent à douter? Soit; je le veux bien: mais au moins, à voir cette unanimité et cette ancienneté des renseignemens fournis, voudra-t-on m'accorder que ce sont là de sincères traditions, solidement établies, et perpétuées sans interruption. Maintenant l'instant est venu d'examiner les origines que Jacques de Guyse attribue aux Belges. Avant d'arriver là, je vous demande pardon, monsieur le Baron, d'avoir pris un si long détour; mais vous en avez compris la nécessité. J'abrège le récit des chroniques, j'en emploierai cependant le plus possible le texte et le stile.

Après la prise de Troie, dit Jacques de Guyse, Bavo, parent du roi Priam, qui pendant tout le siége lui avait vainement conseillé de faire la paix avec les Grecs, quitte la Phrigie, suivi des soldats qu'il avait amenés au secours de la ville et d'une foule de Troïens qui consentirent à le suivre: il avait fait équiper des vaisseaux; il y embarque toutes ses richesses et aborde en Mauritanie. Il passe les colonnes d'Hercule, arrive dans l'île d'Albion et débarque sur le continent aux embouchures du Rhin. L'aspect de la contrée lui plut

Digitized by Google

et il jugea que le pays où il se trouvait était convenable pour y former un établissement. Il donna l'ordre à ses compagnons de s'y établir dans un tems fixé, en se partageant sur la surface de la terre par roiaumes, duchés et principautés, suivant leurs conditions, leurs maisons et leurs familles. Il leur ordonna de plus d'élever devant lui leurs lits, leurs tabernacles, leurs pavillons et leurs tentes, afin qu'il pût reconnaître le peuple qui lui était soumis, et qui, semblable à un déluge de sauterelles ou d'abeilles, couvrait toute l'étendue du pays. Comme le nombre des individus ne pouvait se compter, on se contenta de compter les tentes et les lits, et l'on en trouva plus de mille deux cents. Mais voilà que tout à coup, et sans qu'on s'y attendit, un loup blanc sauta au milieu des tentes. De jeunes Troiens se mettent aussitôt à sa poursuite, et après l'avoir suivi pendant trois jours, ils arrivent sur une montagne, près du temple de Bel, où l'animal leur échappe en s'enfonçant dans un antre. Alors les chasseurs, après avoir pris auprès des habitans des renseignemens sur le temple, sur le territoire, sur la domination sous laquelle était placé ce pays, et sur le nom qu'il portait, revinrent au bord de la mer, auprès de Bavo. Celui-ci reconnut sans doute avec plaisir les descendans des Assiriens qui avaient suivi Trébéca, et qui étaient en quelque sorte ses compatriotes, reconnaissant les mêmes divinités. C'est pourquoi il ordonna à tous ses compagnons de s'éloigner de la mer, et d'entrer dans

Digitized by Google

le pays. Ils se retirèrent donc, et détruisant leurs vaisseaux, ils arrivèrent, après trois jours de marche, dans un pays élevé, riche, couvert de bois, convenablement éloigné des marais et des fleuves, soumis à la cité de Trèves, renfermant un petit nombre d'habitans sauvages, et au milieu desquels se trouvait le temple de Bel, construit en marbre, et desservi par des prêtres de la nation des Tréviriens. Ils dressèrent alors leurs tentes autour du temple, et restèrent tranquilles pendant plusieurs années, en occupant plus de quatre mille pas de terres, de forêts et de bois. Bavo créa soixante ducs et autant de comtes pour gouverner son peuple, et pour le conduire à la guerre; il établit soixante chasseurs sous chaque duc, et trente seulement sous chaque comte. Il plaça chaque chasseur à la tête de cent cinquanteniers, et chaque cinquantenier fut chargé du commandement de 50 chevaliers agiles et propres aux combats. Il laissa le reste du peuple sous les ordres des ducs et dans leur dépendance, et leur recommanda de gouverner avec équité la république. Des disputes ne tardèrent pas à s'élever entre les Troiens et les Tréviriens qui les voyaient d'un mauvais œil. Bavo les attaque, prend leur ville et la rase. Après cette expédition, il s'avança jusque vers le Rhin, il parcourut et soumit les pays situés de chaque côté du fleuve. Enfin, chargé des dépouilles des nations qu'il avait subjuguées, il rentra victorieux dans son roïaume. Alors, après avoir envoyé chercher de tous côtés des ouvriers, des architectes et des artistes, il

Digitized by Google

leur ordonna de construire une ville et, d'après le conseil des oracles, il en choisit l'emplacement à trente mille pas de la mer. Elle fut d'abord nommée *Bélis*, plus tard *Belgis*, et c'est de cette ville que le roïaume et le peuple des *Belges* tirent leur nom.—Tel est, sans y rien ôter d'essentiel, le texte de Jacques de Guyse, dans toute sa naïveté. Eh bien, je le demande, y a-t-il là quelque chose d'absurde en soi? Est-ce illogique; est-ce matériellement impossible? Évidemment, rien, dans ce récit, ne choque le sens. C'est vrai ou c'est faux: mais c'est vraisemblable. Ensuite, ce récit est-il plus extraordinaire que ceux que j'ai rappelés? Non encore: et il y a même là bien moins de merveilleux et de fabuleux. Arrêtons-nous donc à ceci que l'on doit m'accorder: c'est que les origines de Jacques de Guyse ne sont ni plus ni moins impossibles, ni plus ni moins improbables, ni plus ni moins absurdes que celles des peuples que j'ai cités et que l'on accepte bien plus, je le répète, comme histoire que comme fable.

Mais, objecte-t-on, lors même que ces origines seraient abstractivement possibles, qui prouve qu'elles sont réelles? Là-dessus on retourne le vers de Boileau et l'on soutient que souvent le vraisemblable peut n'être pas vrai; et avant d'examiner s'il existe des preuves historiques, à ce sujet, et sans se donner la peine de discuter le plus ou moins de valeur de ces preuves, on repousse les origines troïennes par une objection préjudicielle, en soutenant qu'à l'époque

Digitized by Google

dont il s'agit, non seulement rien n'autorise à penser que de telles colonies se soient introduites dans la Gaule et la Belgique, mais que ces deux pays paraissent plongés alors dans la plus entière barbarie et ne jouir nullement d'un état de civilisation que l'on devrait supposer et qui aurait existé à coup sûr si l'introduction des Orientaux dans notre pays était chose certaine au tems dont il est question. Ces argumens sont ceux des esprits qui se figurent qu'avant les Romains rien de civilisé et de poli n'existait chez nous.

C'est, qu'on me permette de le dire, un préjugé beaucoup trop adopté de croire que nos contrées n'ont dû toute civilisation et toute importance historique qu'à l'arrivée et à la domination des Romains. Cette préoccupation de l'époque romaine a beaucoup nui à la vérité et à la lucidité du coup d'œil historique. En fait d'histoire, d'archéologie et d'arts, la présomption est toujours en faveur des Romains. Une chose est romaine jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'elle est gauloise, celtique, égiptienne; et cette manière de voir existe non seulement chez les ignorans, cela serait de peu d'intérêt, mais chez quelques bons esprits. Pour ceux-là, notre pays ne commence à exister, à paraître, à s'illuminer qu'à dater de la conquête romaine. Le champ de l'histoire alors pour eux se cultive et se féconde; les faits, les événemens, les institutions naissent et se renouvellent avec abondance: mais au-delà de cette époque, ce ne sont que landes stériles, contrée ignorée, ingrate, désolée.

Digitized by Google

C'est un jour sombre, une atmosphère épaisse : pas de chemin connu, de sentier tracé ; rien pour s'orienter ; partout enfin la confusion, l'incertitude, le doute, le vague, un véritable chaos, jusqu'à ce que César paraisse et prononce le *fiat Lux* devant lequel tout se débrouille, se coordonne et se régularise (1). Avant César on ne croit rien et tout étonne ; après lui rien ne surprend et l'on croit tout. Nous n'existions pas la veille, et nous voilà, en un seul jour, nation puissante, éclairée et fortement constituée ; nous étions sauvages, et nous présentons une admirable organisation politique et guerrière ; nous ignorions les arts, et nous soutenons de longs siéges dans des villes bâties et décorées par nous, derrière des remparts fortifiés par notre génie, et l'éclat de nos armures efface le luxe guerrier de nos ennemis ;

(1) Sans aucun doute, les Commentaires de César sont l'ouvrage le plus complet que nous ayons sur nos antiquités ; mais cela va-t-il jusqu'à la prétention d'être un évangile historique dont le texte fait dogme, et qu'il faut suivre sous peine d'hérésie ? César a-t il tout vu, tout su, tout dit, tout voulu dire ? Beaucoup en ont douté ; et ce n'est pas d'aujourd'hui : voici ce que disait Pollion Asinius des Commentaires, et ce qu'on lit dans la Vie de César, par Suétone : « Pollio Asinius parum diligenter parumque integra veritate compositos putat : cum Cæsar pleraque et quæ per alios erant gesta temerè crediderit : et quæ fert se, vel consulto vel etiam memoriâ lapsus, perperam ediderit : existimatque rescripturum et correcturum fuisse. » Cicéron, dans le même endroit, ne loue que leur style, et Hirtius témoigne de la célérité de leur composition qui, si elle est une garantie de facilité chez l'auteur, n'en est pas une de maturité dans ses assertions et ses narrations.

Digitized by Google

nous étions illétrés, et les connaissances religieuses apparaissent chez nous à l'état de science philosophique; et nos druides, prêtres, historiens et poëtes, dénotent une importance bien supérieure à celle des prêtres de nos vainqueurs. Mais cette injustice pour les tems antérieurs et cette prédilection pour l'époque romaine est telle qu'un savant traducteur de César (1) ayant à rendre le mot *hostes* qui nous désigne, au lieu de dire les ennemis, ce qui serait le vrai et ce qui aurait quelque noblesse, traduit ce mot par *Barbares* qui chez nous se prend en mauvaise part. Les Romains appelaient de la sorte les nations qui étaient en dehors de leurs mœurs et de leurs habitudes, mais ils ne voulaient pas dire par là qu'elles étaient sauvages ainsi que nous l'entendons, ainsi que nous nous figurons les populations primitives de l'Amérique.

Avant la conquête il y a donc tout un monde en Gaule : il y a un monde organisé, civilisé même ; non à la façon romaine, il est vrai, mais la civilisation est de plus d'une sorte : ce sont moins les arts, le luxe qui la constituent, que l'état de l'esprit humain. Celui que nous dépeint César existait avant lui et cet état seul indique un long passé. Une pareille organisation politique, religieuse et guerrière ne s'est évidemment pas formée en un seul jour. Elle a éprouvé des modifications, des obstacles, des mouvemens emportés,

(1) M. de Wailly. Paris, 1799.

Digitized by Google

des instans de calme, des catastrophes, des jours de prospérité et des révolutions, enfin tous les accidens de la civilisation: mais à cette marche toujours la même de l'esprit humain il faut du tems pour se développer, et l'histoire nous montre que des siècles sont nécessaires pour un pareil travail.

L'histoire nous servira ici et, à l'encontre de ceux qui semblent vouloir en faire abstraction, elle nous fera voir si, bien avant les Romains, la Gaule était sans civilisation, surtout si elle était sans puissance.

Quant à sa civilisation, quelques mots seulement. En mentionnant les origines de la Gaule, nous avons vu ce que les historiens les plus anciens racontent des voyages d'Hercule, des Phéniciens, des Phocéens. Il est aisé de se figurer ce que de tels peuples et de tels voyageurs purent répandre de lumières parmi nous. Il en est de même de Sésostris qui, suivant Hérodote, pénétra en Europe, traversa tout le continent et par conséquent la Gaule. Les Égiptiens durent y apporter beaucoup d'idées élevées et fécondes: les institutions religieuses se ressentirent de cette influence. Mabillon (1) avance que, des Égiptiens, les Celtes reçurent le papirus: n'est-il pas probable qu'ils en reçurent aussi les lettres et l'écriture? Diodore et Ammien Marcellin parlent des villes fondées par les enfans d'Hercule (2) qui, nous l'avons vu, apprit aux

(1) *De Re diplomaticâ*. Lib. I, c. 8.

(2) Dictionn. pour l'intelligence des auteurs classiques, par Sabbattier. Paris, 1783. T. 30, p. 77. Art. *Nemausus*.

Digitized by Google

Gaulois l'art de construire, ou plutôt perfectionna leurs connaissances à ce sujet. Nous avons vu que lorsque les Phocéens abordèrent à Marseille, ils y trouvèrent une nation constituée; et les détails donnés par les historiens indiquent, chez la nation indigène, des principes marqués tous au coin de la civilisation. Ce qui le prouve encore, c'est le dogme de l'immortalité de l'âme que l'on retrouve chez les Gaulois à la plus haute époque (1) et qui leur avait été transmis évidemment par les hommes primitifs. Il en est de même de toute la religion de leurs druides qui, à part quelques principes sanguinaires, je l'avoue, est d'une grande pureté de mœurs et d'une grande élévation de pensées (2). Les divinités païennes qu'ils connaissaient aussi témoignent de leur civilisation, non comme religion, mais en ce sens qu'elles indiquent d'antiques relations avec des peuples éclairés. On trouve là Jupiter, Mars, Apollon, Minerve et surtout Mercure, ou plutôt Hermès, ce dieu privilégié, parce qu'il était celui de l'éloquence, et Isis que quelques-uns rapportent aux Égiptiens eux-mêmes (3).

(1) Clément d'Alexandrie (*Stromata*, lib. I, p. 304) dit, d'après Alexandre l'historien, que Pythagore lui-même, instruit chez les Gaulois, avait emprunté d'eux le dogme de l'immortalité de l'âme.

(2) Diogène de Laërte nous assure (*in Proemio*) que plusieurs anciens auteurs grecs avaient soutenu que la philosophie des druides remontait avant celle des Grecs.

(3) M. le marquis de Fortia, entre autres, partage cette opinion, et l'appuie des raisons les plus spécieuses dans la préface du troisième volume de son édition de Jacques de Guyse. Il cite à ce sujet le curieux passage

Digitized by Google

Enfin il serait trop long d'énumérer toutes les preuves si connues qui mettent les tems anciens de la Gaule à l'abri du reproche de barbarie. Le nom de *Kelt* ou *Celte* est aussi ancien au moins que l'histoire grecque. Hérodote, le père de cette histoire, le répète deux fois (1). On le retrouve dans Aristote (2). Les Grecs convenaient tous de l'ancienneté (3) de ces peuples qu'ils appelaient *Barbares*, dans leurs préjugés de nation, ce qui n'empêchait pas Thucidides d'affirmer que c'était dans les mœurs des nations celtiques qu'il fallait étudier les anciennes mœurs de la Grèce (4). Je ne peux décrire ici les médailles et les monumens qui nous restent; mais pour citer un fait entre tous, je rappellerai ce luxe du chef des Arvernes dont la défaite fut la première victoire considérable des Romains en Gaule, de ce Bituitus qui allait au combat sur un char d'argent, revêtu d'une armure étincelante et jetant avec profusion des monnaies d'argent sur ses pas.

Quant à la puissance des Gaulois, elle est incon-

de Tacite où cet écrivain avoue qu'il ne sait ni d'où ni comment le culte d'Isis était venu aux Suèves : si c'eût été des Romains et même des Grecs, Tacite ne l'aurait pas ignoré.

(1) Page 114 et 273 de l'édition grecque et latine de Henri Estienne, livres 2 et 4 de l'histoire d'Hérodote.

(2) Histoire des Animaux, liv. 8, chap. 28.

(3) Voy. l'historien Éphore cité par Diodore de Sicile. Liv. I, p. 9, Vesseling, 1746.

(4) Tableau raisonné de l'histoire du 18e siècle, mars 1783. Yverdun, page 174.

Digitized by Google

testable, et les preuves en sont bien autrement nombreuses et considérables. Et cela se conçoit. Pour témoigner de leurs arts et de leurs lumières, il fallait aller chez eux, et de tels voyages étaient alors rares et difficiles : mais, comme leurs armes avaient pénétré dans toute la terre, leurs exploits étaient connus de tous et chaque historien n'avait qu'à étudier l'histoire de sa propre nation, pour y trouver quelque victoire gauloise ou quelque triomphe dû à leur concours. Dès le quinzième siècle avant notre ère, dit M. A. Thierry (1), ils soumettent l'Italie sous le nom d'Ombres : ce qui n'est pas une opinion individuelle, car Freret d'abord et M. le marquis de Fortia après lui conjecturent que l'entrée des Gaulois en Italie doit être portée à l'époque la plus reculée et qu'ils s'y trouvaient lorsque les Pelasges ou anciens Grecs y arrivèrent ; ce qui ferait remonter cette première invasion au milieu du quinzième siècle avant notre ère. En négligeant tous les renseignemens de moindre importance nous arrivons aux deux grandes expéditions de Bellovèse et de Sigovèse, celui-ci dirigé sur l'Illyrie et la Pannonie, et le premier sur l'Italie. C'était, dit Tite-Live, l'excès de population de la Gaule qui forçait à ces émigrations. Cette population nombreuse n'est pas un mince titre de puissance ; et si l'on en doutait, nous invoquerions le témoignage de César, qui est à cet égard très-formel et qui nous apprend que les Gaulois étaient si popu-

(1) Hist. des Gaulois. Introduction, page XLII.

Digitized by Google

leux qu'ils envoyaient anciennement des colonies outre Rhin. Il y a ensuite diverses observations à faire sur le récit de Tite-Live (1). Nous voyons que Bellovèse, après avoir secouru la colonie naissante de Marseille, franchit les Alpes : il y avait donc dès lors une route tracée, et la conjecture de M. Thierry sur l'existence d'une voie ancienne, à cette époque, n'est pas sans fondement. Ensuite Tite-Live nous dit qu'une fois arrivés de l'autre côté des Alpes, les Gaulois bâtirent Milan : et l'on veut qu'à la même époque les Gaulois, barbares et sauvages, n'eussent pas chez eux des villes qu'ils savaient construire ailleurs ? Tite-Live, en parlant de l'expédition de Bellovèse, ajoute de plus qu'il arriva aux Alpes, non encore franchies du moins de mémoire d'homme. Ce doute et cette réserve ne veulent certes pas signifier qu'avant Bellovèse aucune expédition n'avait eu lieu; et la prudence de l'historien n'indique pas que les Gaulois n'eussent pas une histoire et une existence antérieure : cela veut dire seulement qu'il l'ignorait, et il la fait supposer plutôt qu'il ne la nie.

Parlerai-je maintenant des nombreuses et postérieures expéditions des Gaulois en Italie, en Illyrie, en Macédoine, en Thrace, en Grèce, dans l'Asie Mineure, sur les bords du pont Euxin ? Non, cela a été cent fois décrit. L'ancienne valeur de nos ancêtres était devenue proverbiale : c'est, en France, un

(1) Livre V, chap. 34.

Digitized by Google

fruit du sol, éternel comme lui. Toutes les histoires parlent des exploits des Gaulois ou des Celtes, parce que tous les peuples en avaient été témoins. Voilà donc une nation d'une puissance incontestable; nous avons vu si elle était sans civilisation. On m'objectera qu'en ceci et jusqu'ici il ne s'agit absolument que des Gaulois et nullement des Belges. Mais à coup sûr, monsieur le Baron, vous adopterez la réflexion que j'ai faite plus haut : à savoir, qu'à une époque aussi éloignée et pour des évènemens d'une rédaction aussi vague, le mot Gaule est évidemment un nom générique et que l'on ne sort pas de sa signification et de sa précision historiques en lui permettant au moins de s'étendre jusqu'au Rhin; car, à diverses époques, la France elle-même, qui n'a pas l'étendue de l'ancienne Gaule, a atteint ces limites. Ensuite nous raisonnerons par analogie et nous demanderons pour quelle raison ce mouvement de civilisation et ce développement de puissance étant constans pour la Gaule, il y aurait eu une exception pour la Belgique? Quelle preuve ou quelle probabilité? Étaient-ce là d'autres hommes, un autre climat, une autre nature? Et voudrait-on indiquer quels puissans obstacles se seraient opposés à l'influence de la Gaule, dans le cas où la Gaule ne comprendrait pas la Belgique? Quelles sont ces barrières? Est-ce la Scarpe, la Meuse ou la Lys, voire même l'Escaut? Je ne veux médire en rien de ces importantes rivières : mais enfin, sous le rapport

Digitized by Google

militaire, j'observerai que les Gaulois ont bien franchi le Rhin, le Pô et le Danube; et, sous le rapport intellectuel, je demanderai pourquoi les anciens Belges n'auraient pas cherché à imiter un peu la civilisation et l'esprit de leurs voisins, lorsqu'aujourd'hui ils ont tant de propension et de facilité à imiter leurs œuvres et leurs publications littéraires. Vous ne vous attendiez guère, je le pense, monsieur le Baron, à trouver la contrefaçon en cette affaire; mais aussi pourquoi les Belges tiennent-ils autant à leur antique barbarie?

Cette barbarie n'a pu exister; et elle n'a pas existé. Nous avons des notions de l'ancienne civilisation et de la puissance des Belges. M. Dewez dans un excellent ouvrage sur l'histoire générale de la Belgique, imprimé à Bruxelles en 1826, prouve que les anciens Belges savaient écrire, que leurs caractères étaient grecs et que des marchands égiptiens leur fournissaient des feuilles de papirus sur lesquelles ont été écrits leurs anciens monumens.

Quant à leur puissance, elle a toujours été citée à part, même dans celle des Gaulois. Ils envahissent le midi de l'Angleterre et l'Irlande; ils avaient subjugué les peuples de l'Armorique et de la Bretagne; ils y avaient implanté une population nouvelle. Mais la plus importante de leurs expéditions intérieures est celle qui a eu lieu en Languedoc où ils s'établissent à une époque bien antérieure à l'arrivée des Romains; et ils y laissent leur nom que l'on retrouve dans celui

Digitized by Google

des Volkes (1). Enfin ce n'est pas à moi, monsieur le Baron, à vous rappeler tous les éloges que font les historiens, et César surtout, de leur valeur et de leur puissance.

Mais maintenant nous arrivons au point le plus épineux et le plus important de la question. En admettant même cette civilisation et cette puissance pour la Belgique comme pour la Gaule, cela prouve-t-il que ce soient les Troiens qui l'aient apportée; ou en d'autres termes, y a-t-il des preuves de l'arrivée des Troiens en Gaule? C'est ici que l'on attaque surtout l'ignorance, la crédulité, ou mieux encore, la mauvaise foi historique des chroniqueurs du moyen-âge. Permettez-moi, monsieur le Baron, d'examiner s'il n'y a rien à invoquer en faveur de ces historiens et notamment de Jacques de Guyse.

Voyons si dans les historiens grecs ou romains nous ne trouverons pas des textes plus ou moins formels qui puissent établir cette arrivée des Troiens. Il en existe. Le passage le plus curieux à cet égard, parce qu'il est le plus précis et le plus positif, est

(1) La racine du nom des Belges paraît être *Belg* prononcé aussi *Bolg* ou *Volg*, qui signifie *belliqueux*.

Ausone (*De Clar. Verb*) dit :

... Tectosagos primævo nomine *Bolgas*.

On ne peut faire autrement que de reconnaître dans ce dernier mot le nom des Belges ; et comme ces Tectosages ne sont autre chose que les Volkes, on peut penser que ces peuples et les Belges n'ont qu'une même origine.

Digitized by Google

celui de Timagène, cité par Ammien Marcellin, et qui en cette matière est d'une telle importance qu'il pourrait dispenser à lui seul de tous les autres. Je ne puis m'empêcher de le rapporter : « Quelques uns ont assuré, dit-il, que les premiers hommes que l'on vit dans ces contrées (la Gaule) étaient des aborigènes appelés Celtes, du nom d'un roi qu'ils aimaient beaucoup, et Galates de Galata sa mère. D'autres ajoutent que les Doriens qui suivirent le plus ancien des Hercules, habitèrent les bords de l'océan. Les Druides se souviennent qu'en effet une partie de ce peuple était indigène, mais que des étrangers chassés de leurs foyers par des guerres fréquentes et les vagues de l'impétueux Océan, vinrent des îles les plus éloignées et de pays situés au-delà du Rhin pour se joindre à eux.

« *Quelques uns disent encore* (1) *qu'un petit nombre de Troiens, pour éviter les Grecs qui étaient répandus partout, occupèrent cette contrée qui était déserte ;* les habitans même assurent plus que personne, ce que nous avons vu gravé sur leurs monumens, qu'Hercule, fils d'Amphitrion, se hâta de détruire les tirans Gérion et Tauriscus, dont l'un ravageait l'Espagne et l'autre la Gaule, etc. »

Ainsi voilà un auteur bien ancien, puisqu'il était

(1) Aiunt quidam paucos post excidium Troiæ fugitantes Græcos ubique dispersos loca hæc occupasse tunc vacua.

(Amm. Marcel. Liv. XV, p. 51.)

Digitized by Google

contemporain de Sylla (1), qui donne comme certaine, à cette époque, une chose sur laquelle nous disputons aujourd'hui. Cet écrivain mérite confiance, car, né à Alexandrie, il avait pu y consulter la plus belle bibliothèque d'alors, et Ammien Marcellin, auquel on n'a aucune raison non plus de refuser sa confiance, remarque que Timagène avait puisé ces détails dans un grand nombre de livres (2). Or nous le voyons, non seulement tous ces livres sont aujourd'hui perdus, mais nous n'avons même de Timagène, qui les avait copiés, que ce seul fragment où, par le plus grand des hasards, se trouve le passage qui nous importe. Il est donc permis d'affirmer que ces origines troiennes se trouvaient dans ces ouvrages perdus, et nul ne peut dire que Timagène n'en parlait pas plus au long dans d'autres endroits de son livre; la présomption est même qu'il devait donner des détails sur cet objet. Ainsi, il demeure prouvé que l'opinion de l'arrivée des Troiens en Gaule avait cours bien avant le premier siècle qui précède notre

(1) Il en est qui veulent faire vivre Timagène à une époque plus rapprochée de nous. Mais il me semble que l'on doit se rendre aux recherches de M. Bonamy qui, dans le 13e volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, nous apprend que Timagène, fils d'un banquier égiptien, fut fait esclave par les Romains l'an 55 avant notre ère, lors de la prise d'Alexandrie par Gabinius.

(2) Timagenes et diligentiâ græcus et linguâ, hæc quæ diù sunt ignorata, collegit ex multiplicibus libris, cujus fidem sequuti, obscuritate dimotâ, eadem distinctè docatimus et apertè.

Digitized by Google

ère. Comme fait ayant quelque relation avec celui-là, il faut rappeler la fondation de Vienne, en Dauphiné, attribuée aux Crétois (1) au retour d'Idoménée de la guerre de Troie. Strabon nous apprend ensuite qu'après la prise de cette ville, les Troiens se répandirent par toute la terre, et cette expression si large veut signifier sans doute autre chose que l'Italie et la Sicile. D'un autre côté, César parlant des Æduens, dit qu'ils étaient frères et parens des Romains (2). Ce ne pouvait être évidemment que par une origine commune; et pour les Romains, leur origine troienne leur étant incontestable, César disait par là, sous peine de dire un non sens, que les Troiens s'étaient introduis en Gaule comme dans le Latium. Mais si l'on trouve ces inductions forcées et que l'on veuille encore un texte précis, je rapporterai les deux vers si connus de Lucain qui, mieux qu'aucun autre, devait connaître l'histoire de la Gaule :

Armorique ausi Latio se dicere fratres
Sanguine ab Iliaco populi.

Ces vers sont précieux pour nous en ce qu'ils nous transmettent une opinion reçue dès le premier siècle

(1) Steph. Byz. V. Βιεννος.

(2) Æduos fratres consanguineosque sæpe numero ab senatu appellatos. Tacite parle aussi de cette parenté. Voici ses paroles : Ædui senatorum in Urbe jus adepti sunt. Datum id fœderi antiquo et quia soli Gallorum fraternitatis nomen cum populo Romano *usurpant*.

Digitized by Google

de notre ère et ayant cours chez un peuple de la Gaule, les Arvernes, qui devaient bien être crus dans leur histoire. Au sujet de ces vers, je ferai une observation qui n'a pas été faite et qui n'est pas sans valeur pour la thèse que je soutiens. Ils peuvent nous édifier sur les dispositions des écrivains romains à notre égard. On voit que Lucain, en parlant de nos origines troiennes se sert du mot *ausi*, ils osaient! L'orgueil du vainqueur se révolte; il lui répugne de partager son origine avec les vaincus. Cela lui semble une prétention exorbitante qu'il mentionne seulement parce que c'est un fait et apparemment un fait bien constaté et bien connu; mais il ne veut pas s'y appesantir, ni l'approfondir, car évidemment dans leurs prétentions généalogiques les Gaulois sont de véritables usurpateurs. C'est ainsi que Tacite dit *usurpant. Ausi!* C'est-à-dire cela n'est pas prouvé, cela ne peut pas être, cela n'est pas : absolument comme on dit de nos jours; mais avec cette seule différence, qu'alors c'était un Romain (1), jaloux et insolent qui parlait, tandis qu'aujourd'hui l'incrédulité se trouve chez les descendans de ces mêmes Gaulois insultés par la susceptibilité dédaigneuse du poëte latin. On conçoit qu'avec de telles dispositions chez un esprit aveuglé par ses prétentions nationales on ne doive pas

(1) Lucain, il est vrai, n'était pas né à Rome. Mais c'est son caractère et non son origine qui importe ici; et il est constant que, pour la hauteur et les préjugés, il était entièrement Romain, avec peut-être un degré d'exagération de plus en sa qualité d'Espagnol.

Digitized by Google

attendre beaucoup de justice, d'impartialité et surtout de complaisance. N'est-il pas évident que puisque Lucain accueille avec tant de dédain notre prétention de sortir des Troiens il doit s'être bien gardé de nous instruire de l'origine et des détails de cette tradition? Il s'est soigneusement interdit toute citation et tout développement; et cependant cette tradition dont l'existence le frappe en Gaule devait comprendre plus de DEUX vers, et si les Arvernes osaient se dire issus du sang d'Ilion, ils devaient savoir dire comment ce sang coulait dans leurs veines, ils devaient mentionner, vraies ou fausses, quelques circonstances ou quelques dates de leurs migrations, quelques faits relatifs à l'arrivée des Troiens et à leur établissement. Trouvons-nous dans la Pharsale quelque chose de cela? Non, rien. Le poëte dans son patriotisme de Romain, a tû toutes ces choses. Je ne le blâme pas, j'explique un fait; et ce que je dis de Lucain peut se dire de tous les historiens romains. Devons-nous alors ne juger que par eux? Devons-nous avoir une confiance aveugle en leur silence et donner à leurs omissions volontaires ou fortuites la valeur d'affirmations positives? C'est bien cela que l'on pourrait appeler crédulité et prévention. Nous ne savons que ce que ces écrivains ont bien voulu nous dire; et ils n'ont dû nous dire que ce qui ne choquait pas trop leur orgueil, leur amour-propre ou leurs prétentions.

Quoi qu'il en soit, nous venons de voir la mention de cette origine troienne formulée de la manière la

Digitized by Google

plus précise dans Timagène un siècle avant notre ère, pressentie peu après dans les paroles de César et de Strabon, reproduite en termes également formels par Lucain et adoptée par Ammien Marcellin. Cette chaîne, on le voit, se poursuit en anneaux non interrompus. Au cinquième siècle, Sidoine Apollinaire la reprend lorsqu'il s'écrie (1) : Quelle douleur pour les Arvernes de se voir asservis, eux qui, si nous rappelons l'antiquité, osaient autrefois se dire les frères des Latins et qui rapportaient leur origine au sang troien ! Cette exclamation arrachée au patriotisme affligé de l'historien n'est-elle pas une preuve de l'existence ancienne de cette opinion, et n'y veut-on pas voir un indice que si elle n'existait plus dans les masses, elle était passée à l'état littéraire et scientifique. Il suffit maintenant d'ouvrir la collection des historiens de la France et de remarquer le commencement de toutes les histoires du sixième au douzième siècle. L'opinion des origines troiennes de la Gaule y est écrite avec une singulière uniformité, et l'Épitome de Frédegaire et ses fragmens, et la chronique de Hunibaud, et Fréculphe, qui dans la première moitié du neuvième siècle s'exprime en termes formels (2), et tant d'autres que je ne peux

(1) Arvernorum proh dolor! Servitus qui si prisca replicærentur, audebant se quondam fratres Latio dicere et sanguine ab Iliaco populos computare. Sid. Appoll. L. VII. *Epistol.* 7.

(2) Voyez le passage de cet auteur rapporté et discuté par M. de Fortia dans son *Tableau historique du monde*. IV, 296-299.

Digitized by Google

citer, témoignent de la persistance de cette tradition antique. C'est ce qui fait dire aux savans éditeurs de notre grande collection : Ce fut assurément une opinion commune autrefois chez les Francs que leur nation venait des Troiens; les chroniques et les auteurs les plus anciens en font foi, surtout dans les ouvrages qui ont été écrits sur la fin de la première race, et à partir de cette époque. Et ce n'était point en Gaule seulement que ces traditions avaient cours. On les retrouve en Angleterre où elles deviennent la source poétique et féconde de tous les romans de la table ronde (1). On le voit donc, cette tradition se poursuit de génération en génération, et elle arrive sans interruption aux chroniqueurs du moyen-âge, aux écrivains du dixième, du onzième, du douzième et du treizième siècles. Maintenant je le demande, cette opinion n'a-t-elle pas tout ce que nous exigeons d'une tradition? uniformité, perpétuité, non discontinuité surtout? On ne peut dire le contraire, et il y a non seulement une tradition, il y a des textes antiques, des affirmations positives, en petit nombre si l'on veut, mais nous avons vu les raisons de cette rareté. Pour détruire leur autorité, il en faudrait d'autres d'une contradiction aussi positive, et nulle part on ne lit ces mots : il n'est point venu de Troiens dans la Gaule. D'après ce qui précède sera-t-on admis aussi à dire que l'opinion des origines troiennes est une fable in-

(1) Voyez l'Histoire de Geofroi de Monmouth.

Digitized by Google

ventée par les chroniqueurs du moyen-âge, par Rucleri, Hunibaud ou un autre? Le premier faussaire, s'il en est un, c'est Timagène; et si à vingt siècles de distance il est bien facile de lui dire qu'il en a menti, il n'est point aussi aisé de le lui prouver. Ainsi lorsqu'on parle de Troiens en Gaule, il faut cesser de sourire dédaigneusement, car on court risque de faire preuve d'autre chose que d'une prétention orgueilleuse à cette supériorité d'esprit qui aime mieux nier l'histoire que de l'étudier.

Au reste, parmi les modernes il se trouve beaucoup de bons esprits qui ont soutenu la possibilité de ces colonies troiennes, qui ont soupçonné leur réalité, ou avancé des choses qui autorisent à les adopter. M. Thierry, que j'ai déjà cité, en est amené à reconnaître que l'origine des peuples du nord et du milieu de la Gaule n'appartient point à l'occident. Leurs langues, leurs traditions, l'histoire enfin, la reportent en Asie et cela dans les tems les plus reculés. Il s'appuie en parlant ainsi sur ce passage d'Ammien Marcellin, ou plutôt du même Timagène dont nous avons déjà invoqué le témoignage et qui avait recueilli une antique tradition de la bouche des Druides, portant qu'une partie de la population de la Gaule était venue d'îles lontaines et des régions transrhénanes, d'où elle avait été chassée soit par des guerres fréquentes soit par des débordemens maritimes. M. Raoul Rochette, dont l'autorité est imposante ici, après avoir fait la plus large part à l'erreur et à la fable,

Digitized by Google

termine ainsi une note de son quatrième volume sur l'histoire de l'établissement des colonies grecques (1):

« Je ferai une observation, c'est que dans l'état d'ignorance où l'Europe entière se trouva plongée à la chute de l'empire romain d'occident, il n'est pas étonnant que les anciennes traditions (les traditions troiennes) se soient ainsi défigurées et aient perdu entre les mains des barbares qui entreprirent de les rédiger tous leurs caractères primitifs; mais les fictions mêmes sous l'amas desquelles on fit disparaître la vérité n'en prouvaient pas moins la réalité de certains évènemens dont on chercherait vainement à contester l'existence parce qu'on en a dénaturé les circonstances. Ainsi donc il faut croire qu'au milieu des révolutions qu'occasionna la prise de Troie chez les peuples de l'Europe et de l'Asie, quelques établissemens, dont le souvenir se conserva obscurément parmi les habitans de ces contrées, furent formés dans la Gaule et dans l'Espagne.» L'auteur avait déjà dit: « Les traditions dont s'emparèrent les romanciers du douzième siècle, ne pouvaient-elles avoir au siècle d'Ammien Marcellin et dans celui de Sidoine Appollinaire quelque fondement de vérité, et faut-il refuser toute créance aux témoignages de ces auteurs parce que des moines ignorans les défigurèrent par des fictions absurdes?» M. Raoul Rochette croit donc à l'existence des colonies troiennes en Gaule; il me suffirait d'avoir

(1) T. IV, p. 395

Digitized by Google

son autorité. Quant à sa dernière phrase elle n'a point en vue Jacques de Guyse dont les œuvres n'étaient pas connues à la date où il écrivait. Les bornes de mon travail m'empêchent de citer les paroles remarquables et éloquentes de M. le comte du Buat (1), rendant ironie pour ironie à ceux qui repoussent dédaigneusement toute tradition troienne en Gaule. On doit surtout en cette matière renvoyer aux travaux si profonds et si variés de M. le marquis de Fortia qui n'a laissé échapper, dans l'histoire et dans les monumens, aucun texte, aucun fait et aucun caractère capables de prouver l'arrivée des Troiens en Gaule : ils sont nombreux et ils ont de la valeur; et pour y répondre, une dénégation ne suffit plus.

Que s'il en était qui s'étonnent de l'éloignement qui existe entre Troie et la Gaule et de la longueur du chemin, soit par mer soit par terre, il faudrait leur rappeler que les Gaulois, à plusieurs reprises, ont su se frayer un chemin vers l'Asie. On les a vus en Bithinie, sur l'Hellespont, à Bisance; on les a vus, d'abord vainqueurs pour les autres, ensuite pour leur propre compte, se partager l'Asie-Mineure et dresser leurs tentes *sur les lieux même où fut Troie.* Voudra-t-on nous faire apercevoir la différence qui existe, pour la distance et la difficulté, entre le chemin qui mène de Troie à la Gaule et celui qui mène de la Gaule sur les ruines de Troie? Et si l'on veut

(1) Hist. des peuples de l'Europe. T. V, p. 589.

Digitized by Google

une preuve de la facilité de parcourir cette route dans les deux sens, je rappellerai ces expéditions des anciens Cimmériens, Kimmerii ou Kimri, comme on voudra les appeler, venus dans le nord de la Gaule de Constantinople, ce qui est bien près de Troie, on en conviendra; expéditions, au reste, dont le souvenir s'est perpétué dans les traditions galloises recueillies naguères en Angleterre. La route était donc non seulement possible, mais connue, mais pratiquée.

Enfin dira-t-on, en admettant, ce qui est vrai, qu'il y a des histoires antiques, fabuleuses ou non, qui mentionnent les colonies troiennes de la Gaule, cela ne prouve rien pour la Belgique, car aucune n'en parle nominativement. Je répèterai ici ce que j'ai déjà dit. A une aussi lointaine époque, dans la vague rédaction des quelques textes qui nous restent, peut-on et doit-on exiger une exactitude géographique et une précision topographique absolues; peut-on affirmer que tel fait général, que telle tradition d'ensemble appartient d'une manière exclusive à telle ou telle partie de la Gaule? Évidemment, non. Il nous suffisait de savoir qu'il y avait dans cette partie du globe, dont le nom comprend à coup sûr la Belgique, une haute antiquité, une civilisation reculée, des traditions de peuples et de voyageurs venus de l'Orient, et enfin de propres traditions troiennes? Nous avons trouvé tout cela; la base des chroniques de Jacques de Guyse nous est donc acquise. On peut en discuter, si l'on veut, la solidité; mais ce sera sérieu-

Digitized by Google